

Nasser Khalili, ambassadeur des arts de l'Islam

Tout est grand chez cet homme de cœur qui rêve de délivrer, à travers sa collection, un message de paix dans le monde.

SI LE CARDINAL FESCH, sans doute l'un des plus grands collectionneurs de tous les temps, s'était réincarné, il aurait l'étoffe d'un Nasser Khalili. Riche de près de 25 000 pièces, la collection de l'homme d'affaires d'origine iranienne pourrait même détrôner en nombre celle du cardinal. En dépit de la boulimie qui, en des siècles différents, caractérise l'un et l'autre, la comparaison s'arrête là. Né en 1945 à Ispahan, au sein d'une famille juive de commerçants, Nasser D. Khalili quitte l'Iran pour les États-Unis, avant de s'installer définitivement en Angleterre, pour l'amour de son épouse, confie-t-il.

Il œuvre dans le secteur de la grande distribution et fait fortune dans l'immobilier. Marchand sans doute par atavisme, il en a tous les talents par son assurance, sa force de conviction, son élégance et son envie de séduire. Son indéfectible sourire et sa gestuelle enveloppante sont les alliés de son enthousiasme communicatif. Courtier pendant un temps, en objets d'art à New York puis à Londres, il savait être discret. Il l'est moins aujourd'hui, alors qu'il achète pour lui seul, fort cher et en quantité, ce qui lui vaut d'être détenteur de plusieurs records en ventes publiques. Ses moyens n'ont d'égal que son œil et sa mémoire prodigieuse. Sa collection, ou plutôt ses collections, illustrent aussi l'étendue de son érudition, qui embrasse des domaines aussi différents que la technique de l'émail, l'art du métal damasquiné en Espagne, les textiles suédois, le Japon à l'époque Meiji et enfin l'art islamique à travers le monde. Le fil d'Ariane de ses ensembles tient à l'ambition d'universalité. L'ensemble consacré à l'Islam, le plus important en mains privées avec ses quelque 20 000 pièces, se veut un raccourci de l'ampleur géographique et chronologique de l'Islam, de l'Espagne à la Mongolie, cela durant près de treize siècles. Nasser Khalili, c'est l'hyperbole en tout ; en témoignent les quarante catalogues déjà consacrés à sa collection, qui en font la plus documentée au monde. Tel un conquérant prosélyte, il initie aussi voilà quinze ans, l'itinérance de sa collection présentée dans 34 pays, des États-Unis à l'Australie. Dans cette sorte de « grand tour », l'Institut du



Nasser David Khalili

monde arabe est une halte pour les plus belles pièces de la collection d'art islamique dont Nasser Khalili voudrait faire un message de paix entre juifs et musulmans.

La Gazette Drouot : Quel rôle votre famille a-t-elle joué dans votre vie et dans votre intérêt pour l'art ?

Nasser Khalili : Je suis né à Ispahan que ma famille a quitté pour Téhéran lorsque j'avais sept mois. Mon père et mes grands-parents, qui étaient marchands dans différents domaines, m'ont très tôt introduit à la culture. Cela aide, même si aucun d'eux n'a été collectionneur.

Ma famille était aussi un modèle de tolérance. L'Iran est, historiquement, la nation la plus hospitalière du monde. Les juifs que nous étions y étaient traités et respectés à l'égal des musulmans que nous percevions comme des membres d'une

même famille, comme Abraham peut être considéré comme le père des juifs et des musulmans.

Quelle est aujourd'hui votre principale activité ?

L'essentiel de mon temps est dédié à la publication des catalogues de ma collection, commencé il y a près de vingt-cinq ans. Quarante catalogues ont déjà été publiés à ce jour. Cela signifie près de deux catalogues par an. Les sept derniers volumes consacrés aux œuvres islamiques nécessiteront encore trois années de recherches.

Votre collection est l'une des plus complètes dans le domaine de l'art islamique. Votre ambition était-elle de couvrir l'ensemble de son histoire et de ses zones d'influence ?

Dès le début, mon idée était d'illustrer la culture islamique dans sa totalité. Je voulais, en quelque

sorte, créer une symphonie à partir de ces voix multiples qui, de l'Espagne à l'Inde, ont donné une sonorité différente à l'Islam.

Est-ce une manière de démontrer l'universalité de la culture ?

Absolument. La collection peut ainsi transmettre un message universel. La religion et la politique ont leur propre langage, mais la voix de l'art est universelle et l'universalité est ce dont notre société a aujourd'hui besoin. C'est la raison pour laquelle je voudrais que ma collection délivre un message car je crois que cette voix peut être entendue mieux que n'importe quelle autre.

Est-ce dans cette optique que vous avez créé en 1995 la fondation Maimonide ?

Moïse Maimonide était un éminent rabbin, médecin et philosophe du XII^e siècle, admiré et respecté des juifs autant que des musulmans. J'ai donné son nom à ma fondation afin qu'il soit une sorte d'emblème de l'apaisement entre nos deux peuples, que cette organisation a pour ambition de promouvoir. Elle met notamment en place des programmes scolaires à travers lesquels nous montrons à des musulmans comment prient les juifs, et inversement, le rituel de la prière chez les musulmans. Nous abordons aussi les problèmes d'éthique dans le domaine de la recherche médicale. La fondation Maimonide met en évidence le patrimoine commun des juifs et des musulmans et démontre ainsi qu'il n'y a pas de religions au monde qui soient plus proches, en termes de pensée et de tradition. Notre temps est maintenant celui de l'harmonie. J'espère que le bon sens prévaudra et que les deux pays comprendront qu'ils ont un patrimoine qui les unit plutôt qu'il ne les divise.

Quelle est votre vocation en tant que collectionneur ?

Un collectionneur peut se donner le titre de collectionneur, s'il conserve, approfondit, publie, expose et, finalement, partage sa collection et sa passion. Si vous n'observez pas ces cinq critères, vous ne partagez rien avec l'humanité. Je veux que ma passion soit partagée par d'autres, car ce que je possède appartient à l'humanité et non à moi seul. J'aimerais que le public réserve son admiration aux œuvres, plutôt qu'à celui qui aujourd'hui les détient à titre temporaire.

L'exposition de l'Institut du monde arabe abonde en pièces figuratives. Souhaitiez-vous aller à l'encontre des idées reçues ?

J'ai voulu montrer qu'à l'inverse de l'art chrétien qui est à 90 % religieux, l'art islamique est à plus de 90 % un art séculier. Quant à la question de l'art figuratif, elle a toujours été centrale et a toujours prévalu dans les palais, et plus largement dans les arts décoratifs. Ce sont des idées et des concepts qui ont souvent été mal compris.



© Nour Foundation, Courtesy of the Khalili Family Trust

Anonyme, *Dame de cour au narcisse*, 1630, enluminure, Inde moghole.

Où achetez-vous ?

J'achète surtout en Europe, principalement en France et en Angleterre, car ces pays ont beaucoup voyagé et acheté partout dans le monde, y compris au Moyen-Orient. Le marché est de plus en plus restreint. Toutes les maisons de ventes vous diront qu'avec tout l'argent du monde, on ne pourrait plus reconstituer ce que ma collection a réalisé.

Propos recueillis par Geneviève Nevejan

À VOIR

« Arts de l'Islam. Chefs-d'œuvre de la collection Khalili Institut du monde arabe. Jusqu'au 14 mars.

« Enamels of the world 1700-2000 from the Khalili collections », musée de l'Ermitage, Saint-Petersbourg. Jusqu'au 28 mars.

À LIRE

Arts de l'Islam. Chefs-d'œuvre de la collection Khalili collectif, éditions Hazan, Paris, 2009. Prix : 39 €